

gin

Tant qu'il y
aura des
bancs

de plume en plume...

Demain, je n'existerai plus. Pour beaucoup, je n'ai d'ailleurs jamais vraiment existé, élément du décor qui n'a d'utilité que par la fonction qu'il remplit. Ils ont décidé de me remplacer. Obsolète. Non conforme aux nouvelles nécessités et normes environnementales. Trop vieux. A bien y réfléchir, je ne suis pas si différent de tous ceux qui se sont reposé sur moi, un instant, avant de repartir sans remarquer les traces du temps qui creusent chaque jour un peu plus le bois et la peinture qui me recouvrent.

Vous m'auriez vu à l'époque où ils m'ont installé. Fringant, j'avais de la gueule, je grinçais pas encore. Rien à voir avec le débris grisâtre que je suis devenu qui vous balance des obscénités à cinq mètres, qui vous plante des échardes dans le cul et que les pigeons prennent pour leurs sanisettes. J'étais tellement lisse et brillant que les jolies femmes ne pouvaient s'empêcher de glisser leurs doigts sur mon bois vert. Elles n'avaient pas encore peur de se frotter à moi, je pouvais sentir leurs mains, leurs fesses. Maintenant, je ne sens plus que des manteaux lorsque l'hiver est trop froid pour s'allonger dans la pelouse, et la pluie. Elle me pénètre chaque jour un peu plus. Je pourris, laissé à l'abandon, le neuf coûte moins cher que l'entretien et on s'étonne que plus rien ne dure.

Je perds la mémoire avec tout ça, mais je me souviens encore de quelques belles histoires. Je n'ai plus grand monde à qui les conter alors je les ressasse dans mes veines pour pas oublier. Faut bien passer le temps. Et parfois, un incurable romantique remarque les traces d'un beau souvenir sur ma peau, il rêve, je lui dis tout, il part. Les amoureux sont les seuls aujourd'hui qui savent qu'il reste des bancs dans Paris. Mais combien d'amoureux reste-t-il aujourd'hui ? Pas assez pour qu'on me conserve.

Alors, comme tout le monde, je n'oublierai jamais ma

première histoire d'amour. J'étais jeune, plein d'entrain et d'énergie que je gaspillais dans tous les sens. Il y avait cette jolie jeune fille qui venait lire le journal tous les jours de soleil. Un jour, un type s'est assis, elle est passée devant lui et il ne l'a plus quittée du regard. Il est revenu tous les jours de l'été, même sous la pluie, il la regardait de loin, son journal à la main qu'il faisait semblant de lire. J'avais envie de lui piquer les fesses pour qu'il se lève et aille lui parler. Mais rien, parfois il se grattait, c'est tout. Et puis l'hiver est arrivé et elle n'est plus revenue. Imaginez mon dossier lorsque je l'ai vu revenir au printemps, j'en étais tout affaîssé ! Toujours à la même place elle aussi. Des mois, et il ne se passait toujours rien. Je trépignais mais il n'entendait que sa peur. Je crois que ce petit jeu aurait pu durer une éternité s'il ne s'était pas produit quelque chose de tout à fait exceptionnel pour l'époque. La jeune femme a dû se lasser d'attendre et est venue s'asseoir sur mes genoux, à côté de lui. Je n'avais rien vu venir et j'ai bien cru que j'allais fondre sur place. Alors, je vous laisse imaginer l'état de monsieur timide, il a tout de même réussi à bafouiller quelques phrases ! Ils se sont retrouvés là tous les jours de soleil, jusqu'au printemps suivant, jusqu'à la demande en mariage et souvent par la suite. J'étais comme un pèlerinage pour ce couple vieillissant venant s'entrelacer les doigts sur le petit cœur qu'ils avaient dessiné sur moi dans leur jeunesse. Ils n'ont jamais remarqué que mon état se dégradait, tant mieux peut-être, en tout cas je ne leur en veux pas. Ils doivent être morts depuis un certain temps maintenant et bientôt la seule chose qui subsiste de leur histoire ira les rejoindre.

Je ne crois pas que les cœurs du bitume survivront bien longtemps à ce massacre, peut-être un tout petit peu plus que moi, condamnés eux aussi à disparaître sous la peur de quelques

technocrates des errances incontrôlables d'une poignée de romantiques acharnés.

Un peu plus tard, je m'étais assagi, c'était après la guerre, j'avais eu peur pour mon vernis. Ma fougue en avait pris un coup et j'ai bien cru que j'allais piquer les fesses de deux avortons qui étaient à deux doigts de me faire un enfant sur le dos. Ils sont arrivés comme ça, sans prévenir, et hop. Je n'y voyais plus grand-chose avec les vêtements qu'ils éparpillaient de partout. Mais à sentir la peau de pêche de la demoiselle se frotter à moi, je n'ai pas osé dire grand-chose, j'ai même commencé à apprécier. Ils étaient beaux tous les deux. Ils avaient sûrement dû se cacher à la fermeture ou escalader les grilles. Ce n'était pas bien difficile à l'époque, les gens ne se méfiaient pas encore de tout et la folie était encore possible. Et quelle folie ! Quinze, seize ans peut-être. Mais quel moment ! Je ne crois pas avoir jamais vu tant de passion. Ils s'embrassaient, se caressaient, bougeaient dans tous les sens. Je suis passé par toutes les couleurs. J'ai eu la nausée de tant d'ivresse et de leur chaleur qui m'a coulé dessus. Nous ne faisions plus qu'un tous les trois et nous nous sommes endormis, nus, enlacés. Je me suis fait le plus tendre possible pour qu'ils soient bien. Quand le soleil s'est levé, je les ai un peu secoués mais ça n'a fait que réveiller leur passion. Ils s'embrassaient à pleine bouche lorsque le gardien a sifflé de loin. Ils ont vite récupérer leurs affaires et ont couru vers le bois, sans un au revoir. J'étais un peu triste qu'ils ne reviennent pas. Je les ai attendus longtemps, les nuits me paraissaient interminables maintenant et je n'arrivais plus à trouver le sommeil. Et j'ai repris ma vie, avec un petit creux de mélancolie, je leur avais laissé un bout de moi, une vis qui avait du jeu depuis la guerre.

Bien des années ce sont passées, dans le calme, contemplant

les saisons qui passent sur le parc et la basilique au loin, les soleils d'hiver et les pluies d'été. La ville changeait doucement, mouvement imperceptible qui me laissait ses minuscules marques invisibles. Soudain, l'incroyable ! Au loin, un éclat de rire. Je l'aurais reconnu entre mille. Une petite fille. Ils m'avaient bien fait un enfant sur le dos les salauds ! Ils lui ont dit que j'étais spécial, magique, alors elle s'est jetée sur moi. J'en ai tremblé de toutes mes planches. Puis elle s'est mise à courir après les pigeons qui s'envolaient à mesure qu'elle dodelinait dans leur direction. Elle a ramassé une plume à terre et a commencé à me dessiner dessus. Ça chatouillait fort et on se dandinait tous les deux en riant. J'ai pris dix ans d'un coup. Tout l'invisible à l'intérieur est remonté d'un coup et m'a marqué de ces belles rainures qui me rident encore. Je crois que c'est un magicien. Même après des années à la revoir régulièrement, je n'en suis pas tout à fait sûr mais je pense qu'elle y croyait à ma magie. Après son divorce, elle a même pris un appartement dans le quartier. Ça n'a pas changé grand-chose. Elle est devenue une vieille fille un peu aigrie comme on disait à mon époque. Elle a continué longtemps à me rendre visite, et puis plus rien. Elle a dû se fatiguer d'attendre un miracle. Même pour elle, je ne sers plus à rien.

Je me sens vide depuis que j'ai compris qu'elle ne viendrait plus. Ça va avec l'air du temps, les gens sont vides eux aussi, tristes malgré le journal de Jean-Pierre Pernaut, les enquêtes de CSI et les résultats du PSG. Les divertissements n'ont jamais suffi à masquer suffisamment le gouffre de quoi que ce soit, même moi je sais ça, et je suis pas allé à l'école. Alors ils jettent des obscénités, me frappent pour exprimer leur colère.

Ah, en 68 c'était différent ! Ils se trimballaient avec leurs

bouquets de nerfs et leurs gibecières pleines d'espoir les jeunes. Ils m'en lançaient de belles eux aussi mais c'était du plus au niveau, du politique. Ils avaient l'air tous fous, j'ai même cru qu'ils allaient me faire flamber ces petits cons. Au moins ils voulaient quelque chose, un monde meilleur, une promesse qui sans le savoir s'adressait à moi aussi pour qu'on continue à être le toit des discours, de l'amour, de l'avenir. Enfin le toit... c'est comme ce qui s'est dit à l'époque. On a un peu trop rêvé et on a oublié une chose essentielle qui nous est revenue en pleine face : la réalité. Elle en a fait des nostalgiques cette « révolution », à défaut d'autre chose. Eux au moins me comprennent, ils savent que tant qu'il y aura des bancs, on reste un pays de sentiments. Bientôt, il n'y en aura plus. L'usage unique est devenu la norme, sous couvert de sécurité, plus personne ne peut s'allonger sur mon bois plus tout à fait vert... à part les pigeons et mes anciens amis sont bien trop usés pour se battre pour moi. Beaucoup habitent encore le quartier mais le dix-neuvième n'est plus ce qu'il a été. Eux non plus.

Ça me rappelle ce jeune homme qui se foutait bien de la politique et qui venait souvent rôder autour de moi pour flirter avec une magnifique étudiante qui montait sans arrêt sur mes épaules. Elle me faisait craquer, en bien et en mal, et je lui faisais parfois des frayeurs pour la faire rire. Elle avait un rire tellement vrai que je rajeunissais chaque fois qu'il lui sortait des dents. Lui me faisait sourire. Il se déguisait en révolutionnaire pour lui plaire, ça ne me trompait pas mais c'était de saison, il y en avait tellement des comme lui que j'avais l'impression de sortir au théâtre tous les jours. Un beau printemps malgré les cris et les pavés. Personnellement, j'ai surtout retenu les mini-jupes. J'en ai vu des petites culottes, senti des fesses que je pinçais à loisir, c'est peut-être

ce qui m'a fait rouiller si vite. La jeune étudiante ne portait que des pantalons en cuir, dommage. Enfin, je n'y aurais pas cru au début mais, à force de persévérance, il a réussi à attiré son attention et il s'est même sérieusement mis à la politique. Un jour, je l'ai secouée un peu fort et je l'ai poussée dans ses bras alors qu'il se tenait derrière. Les jeunes ont parfois besoin d'un petit coup pied pour se lancer. Ils m'ont tatoué de partout. Des slogans, des mots d'amour, des citations. Ils mélangeaient tout, c'était mignon. Au milieu de leurs amis, leurs doigts s'entremêlaient en cachette sur mes épinés qui commençaient à se dresser. Et l'été est arrivé, les vacances, le calme. On a écrit beaucoup de discours ensemble par la suite. La fille avait disparu mais tous les efforts qu'il avait faits pour comprendre le monde en dix jours devaient bien servir à quelque chose. Il est devenu politicien, dans l'urbanisme. Du jour où ils ont passé cette loi de rénovation, je ne l'ai plus revu le traître. Je sais qu'il a essayé, mais les bureaucrates n'en ont rien eu à foutre de ses amis d'hier, de son sentimentalisme d'aujourd'hui, place au réalisme de demain. Youpi !

Les êtres humains qui s'allongent sur des bancs publics sont devenus gênants pour le tourisme, le bois coûte trop cher à entretenir, trop fragile, pourtant je reste là depuis plus d'un siècle ! Je suis l'âme d'une ville qui fut celle de l'amour et qui a perdu son cœur au profit de sa peur. Tout le monde marche dans les espaces prévus à cet effet et je marche vers mon destin fatal qui se trace. Merci de ne pas manger, boire, jouer, respirer. Tout est aménagé. Les rues, les parcs, tout finit par ressembler au métro. Je ne veux pas ressembler à du plastique orange démodé. Je vais être recyclé, faites que ce soit au moins en quelque chose de beau, quelque chose d'où puissent naître des histoires comme celles que j'ai vécues jusqu'ici.

Ce soir, rue Botzaris est sous la lune, les buttes Chaumont dans la brume. Je longes mes souvenirs, demain je ne serai plus. Assassins !



Publication certifiée par De Plume en Plume le 15-05-2015 :
<https://www.de-plume-en-plume.fr/>

En savoir plus sur l'auteur : [Dubois Virginie \(gin\)](#)

Vous pouvez lui laisser un commentaire sur cette page : [Tant qu'il y
aura des bancs sur DPP](#)